

LE DRAPEAU NOIR

Organe Anarchiste

Le N° 10 Cent.

PARAISSENT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
 Six mois 2 fr. »
 Un an 6 fr. »

Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, - Rue de Vauban, - 26
 LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

LES POINTS NOIRS

Quoique pour nous, anarchistes, la Patrie tiennne peu de place dans nos cœurs, nous sommes forcés actuellement de nous occuper sérieusement des puissances limitrophes de la France.

Il est un fait certain, si tous les peuples étaient libres, c'est-à-dire maîtres de leurs destinées, gouvernants et non gouvernés, nous nous inquiéterions fort peu des menées de leurs dirigeants (oh ! pas libres à la mode actuellement française), car nous savons de quelle façon ce gouvernement soi-disant républicain comprend les libertés de presse et de réunion, nous avons tous vu les phases des procès de Lyon, de Moulins et de Paris. Nous savons jusqu'où va le mépris dû à nos ministres, nous devons nous rappeler cet homme que l'on ne suspectera pas d'être socialiste, qui, en plein Parlement, traita si justement le président du conseil de *dernier des lâches*.

Nous sommes convaincus que si les peuples avaient ce semblant de liberté, c'est-à-dire l'autocratie dite républicaine, eh bien ! nous n'aurions qu'à nous tenir constamment sur nos gardes.

Tout à l'heure, nous faisons allusion aux libertés complètes, c'est-à-dire la libre initiative du prolétariat, et le jour où les nations posséderont cette liberté, si toutefois nos yeux se tournaient vers leurs foyers, ce serait pour y puiser un enseignement utile, soit un conseil, qui pourrait nous guider vers l'affranchissement de l'humanité. Mais, nous n'en sommes malheureusement pas là ! Actuellement, ce ne sont pas les peuples qui président à l'avenir, ce sont quelques bourgeois crevant d'obésité ; c'est, là-bas dans le Nord, trois dogues démuselés qui enchaînent leurs peuples, et qui n'attendent qu'un moment favorable pour enfoncer leurs crocs (*pas dans l'abdomen de Ferry et consorts*), connaissant leur valeur, ils craindraient de s'empoisonner.

Aussi, ce n'est pas à cette pourriture qu'ils en veulent. Ce qu'ils visent, c'est ce foyer ardent, qu'ils veulent éteindre, c'est ce volcan toujours en éruption, dont les laves vont révolutionnant le monde.

Oui, compagnons, ils ne font la guerre qu'à cette idée de justice, à l'émancipation sociale ; ils ont une

terreur, qui certes est exagérée de leur part, ils savent que la Révolution en France serait une traînée de poudre pour la vieille Europe, et que fatalement, ils seraient emportés par ce courant impétueux. Aussi, nous révolutionnaires, nous devons surveiller attentivement les actes de leur politique bâtarde.

Nous ne devons pas rester indifférents devant ce fameux traité de triple alliance, et nous pourrions, d'après le voyage en Allemagne de l'Alphonse des boulevards espagnols, dire la *quadruple alliance*. Est-ce à dire que nous redoutons la guerre ? Non, nous l'appellerions même, si elle n'entraînait pas la mort de citoyens inoffensifs, qui ne se battent que parce qu'ils y sont forcés. Nous la désirerions, parce que nous croyons, que de cette lutte suprême sortirait la Révolution vengeresse, qui balayerait d'un seul coup *noblesse et bourgeoisie, empire et royauté*.

Devant les bassesses commises par nos gouvernants, que devons-nous faire ? A leur infâme lâcheté, nous devons répondre par notre fierté révolutionnaire. Plus nos gouvernants s'aplatiront devant le *pendeur de toutes les Russies*, plus obséquieuses seront leurs courbettes devant le colonel de uhlands, ce fusilleur de nos frères d'Espagne, plus ils lècheront avec respect la lame du sabre de Guillaume, teinte encore du sang français, plus nos cœurs d'hommes libres bondiront d'indignation, plus vite nous nous débarrasserons de cette canaille mi-bourgeoise aristocratique.

Ah ! l'Italie voudrait avoir la Savoie, l'Autriche voudrait reculer ses frontières, la Russie, aussi n'est pas à l'aise dans son *petit Etat*, notre flotte gêne horriblement la blonde Albion, et l'Allemagne ne désirerait que 7 ou 8 milliards pour équilibrer son budget et elle prendrait comme otage le socialisme à l'état de cadavre. Ah ! oui, si cela était, l'idée égalitaire serait morte à jamais ; oui, messieurs les monarques, c'est à ce but que tend votre politique.

Eh bien ! essayez de nous l'arracher, ce drapeau de révolte, cet espoir de l'avenir ; venez donc faire un cadavre du grand prolétariat français, nous vous montrerons, comme en 92, que les potentats ne sont rien, et les peuples sont tout.

Des points noirs, nous n'en voyons pas ; mais, au contraire, nous voyons germer l'esprit de révolte chez tous les peuples, et

partout nous voyons cette grande devise égalitaire :

Tout par la science, tout pour l'humanité.

LES PRÉJUGÉS

Bordeaux, octobre 1883.

Combien il est étrange d'entendre prononcer le mot *science* par des hommes qui remplissent des fonctions ou rendent des services dans l'organisation sociale actuelle ! Combien il est pénible également de voir ces mêmes hommes, dont les facultés semblent obéir à quelques-unes des lois naturelles de l'intelligence sinon à toutes, confondre à tout propos science et préjugés ! C'est en vain que les faits les plus probants frappent les yeux et les oreilles, ils s'obstinent quand même à nier l'évidence.

Les hommes de science ou prétendus tels, après avoir reconnu que la situation économique s'aggrave de jour en jour et constaté qu'une transformation du régime social actuel est prochaine, inévitable, concluent que les causes qui ont entraîné de déplorables effets doivent disparaître d'elles-mêmes, et prétendent que les deux classes antagonistes d'intérêts peuvent contracter une alliance, et, par de mutuelles concessions, sans rien ou presque rien changer au mécanisme politique, faire arrêter le désordre économique, d'abord, lui donner, ensuite, une meilleure direction. Comment ne pas taxer d'aberration cette négation de la logique des choses ?

Les travailleurs ont mille fois raison de s'inscrire en faux contre cette science qui laisse traîner dans son enseignement des non-sens tel que celui de parler de création, et écrivent, quelques pages plus loin, que « rien ne se crée, que tout se continue. » Est-ce qu'il n'y a pas là l'intention claire et évidente de dévoyer l'intelligence, de fausser le jugement et d'égarer les recherches faites dans le domaine des lois naturelles en supprimant l'initiative ?

De plus, lorsque le physiologiste dit ceci ou à peu près : « La vie chez tous les êtres organisés obéit à la loi de respiration et d'expiration. » Eh bien ! en prenant un livre de science de mathématiques, s'il vous plaît, on lit : « En supposant que la quantité d'air nécessaire à la respiration soit pour chaque personne de quatre mètres cubes par jour de 24 heures, on demande combien de personnes pourront vivre de temps avec l'air contenu dans un appartement hermétiquement fermé et ayant 12^m5 de longueur, sur 5^m de largeur et 3^m2 de hauteur ? soit : $12.5 \times 3.2 = 200 : 4 = 50$ personnes. »

Si l'on exécute l'expérience, on retirera les 50 personnes à demi-asphyxiées, bien avant les 24 heures.

On ne se préoccupe pas, comme on le voit, en posant ce problème de l'expiration, qui détruit, en progression géométrique, la respiration qui ne croît, elle, qu'en progression arithmétique.

Voici donc un calcul qui peut mettre à couvert les architectes officiels et prouver en même temps à quelle source l'ont

puisé les mathématiciens (1). Cela démontre également combien il est urgent de se départir de la confiance aveugle qu'on s'efforce de nous imposer à l'égard des savants.

La science, après tout, ne s'acquiert qu'à la suite de longues expériences, de nombreux essais, de tâtonnements et de rectifications sans cesse renouvelés ; qu'il fant, en définitive, une entente incessante entre la pensée et l'action pour qu'il en découle l'égalité absolue de ces deux forces. Et jusqu'à ce qu'il soit démontré que le même homme puisse posséder, dans toute leur plénitude, les facultés qui composent l'intelligence, nous devons rechercher dans la société entière ces éléments divers, mais harmoniques, qui détruiront, d'une part, l'infatuation de l'individu, et, de l'autre, enlèveront le prestige accordé exclusivement « aux travailleurs de la pensée. » Ces deux préjugés funestes sont la cause principale du peu d'essor donné au progrès industriel, lequel doit tendre de plus en plus à la suppression de l'effort musculaire, afin de laisser plus d'action à l'effort cérébral.

En assimilant à son existence les animaux vivant à l'état sauvage, l'homme s'est approprié une nouvelle force musculaire en diminuant d'autant pour lui-même la quantité des forces à dépenser pour pourvoir à cette même existence. En captivant la vapeur et l'électricité, il ne fait que poursuivre le même ordre d'idées. À l'origine des sociétés humaines, la conquête des animaux occupa les forts de l'époque ; c'est la mythologie qui nous l'apprend.

Plus tard, au moyen de la ruse, de l'adresse, un plus grand nombre d'hommes y participèrent et arrivèrent au même résultat, cela laissa une plus grande force cérébrale disponible.

Ce fut alors que surgirent les chercheurs, autrement dit les philosophes ; ils entrèrent dans le domaine de l'idéal, leurs premiers travaux furent perturbateurs ; ils déterminèrent, d'abord, des luttes de famille à famille, de tribu à tribu, de contrée à contrée ensuite. Mais lorsque la philosophie devint ecclésiastique, qu'elle se dégagait des erreurs grossières de la tradition pour obéir aux lois immuables de la nature, les travaux de ces chercheurs devinrent bienfaisants.

La physique, la chimie, l'histoire naturelle, la botanique, les mathématiques, etc., en se détachant du surnaturel, ont déterminé dans chacune de leurs parties des divisions et des subdivisions, à mesure qu'elles se sont répandues, et cela malgré une force rétrograde qu'on retrouve à toutes les époques, mais dont l'intensité va toujours en diminuant.

Que faut-il donc faire pour développer plus fortement ce travail du progrès humain ? Apprendre tout simplement à se connaître, ne jamais accorder une supériorité à l'un de nous que très momentanément, ne pas exalter les travaux humains que dans le sens d'un ensemble de forces équivalentes ! Rappelons-nous bien que le moindre trouble digestif est capable de suspendre les fonctions cérébrales les mieux équilibrées, et que cela suffit pour causer des maux irréparables.

N'oublions pas encore que le plus petit insecte peut détruire, à l'improviste et à

(1) Observation de F. V. Raspail.

jamais, le cerveau, cet organe essentiel à la pensée et à l'action.

Si dans la suppression de tout gouvernement, dans l'absence de toute autorité, dans les besoins de l'humanité tout entière, garantis et assurés, on ne devait trouver que les mêmes désordres sociaux actuels, oh ! assurément il faudrait chercher une autre voie ; mais il n'en est point ainsi, puisque la seule objection à la formule anarchiste : « de chacun selon ses forces, à chacun ses besoins », est de la trouver complète. C'est la raison la plus concluante de persévérer dans cet ordre d'idées.

Les philosophes novateurs ont eu à lutter, eux aussi, contre ceux routiniers ; les persécutions ne leur ont pas fait défaut non plus. Cela a-t-il empêché l'humanité de profiter de leur persévérance ?

La plupart des peuples ignorent leur propre histoire ou bien n'en connaissent que des traditions intéressées, par conséquent infidèles. Il arrive même que des hommes, après avoir entrepris des recherches sérieuses en vue de découvrir la vérité à travers ce dédale d'erreurs, sont bafoués par les « Facultés enseignantes », qui sont toutes conservatrices de la routine ; et leurs doctes professeurs tournent dédaigneusement le dos aux imprudents qui osent leur demander des explications sur leur *credo* scientifique.

L'humanité, fraction infinitésimale de l'univers, tout comme le reste est susceptible de perfectionnement. Or, quand on voit les végétaux et les animaux se transformer sans jamais copier les races ou les espèces disparues, il serait étrange de supposer que les hommes échappassent à cette loi ! Cette prétention insensée ne peut avoir sa source que dans une éducation se ressentant encore des religions qui ont toujours fait et font encore des efforts pour conserver les traditions.

Donc, l'esprit de routine qui domine dans l'enseignement démontré que, pour s'affranchir des hommes, il faut auparavant chasser définitivement Dieu des cerveaux ; ceci doit être le travail le plus important du XIX^e siècle. Car si l'on continuait à effleurier seulement les préjugés les uns après les autres, au lieu de les anéantir résolument, on serait toujours dans l'obligation de revenir sur ses pas. Et ce qui doit distinguer l'œuvre révolutionnaire, c'est de détruire jusqu'au dernier vestige les préjugés et les institutions qui en découlent.

GRÈVE DES LOYERS

Quand paraîtront ces lignes, environ un million de prolétaires parisiens auront été tenus d'avancer le montant du terme à échoir fin décembre 1883 ; et cela, sous peine de voir bientôt à leur porte un clerc d'huissier porteur d'un commandement, les obligeant à payer dans les trois jours

qui suivent : non pas les huit jours dus, mais les trois mois d'avance ; ou sinon, l'expulsion si vous n'avez rien, ou la saisie mobilière, si vous avez été assez heureux pour pouvoir vous procurer un mobilier.

Comme vous le voyez, messieurs les propriétaires parisiens n'y vont pas par deux chemins : l'argent ou la porte.

Et cependant, que de misères, que de privations chaque ménage d'ouvriers est obligé d'endurer, pour arriver à parfaire la somme, toujours du terme !

La plupart trouvent la chose toute naturelle ; d'autres, cependant, commencent à la trouver mauvaise, et, comprenant enfin que les maisons sont l'œuvre des ouvriers ; les matériaux œuvre de la nature, c'est-à-dire l'héritage commun ; ceux-là, dis-je, commencent à comprendre que les détenteurs des habitations sont purement et simplement des voleurs, et qu'on ne leur doit rien.

Nous sommes parfaitement de leur avis, mais... ah ! il y a un mais ! où nous différons complètement de manière de voir, c'est lorsque ces hommes généreux se figurent que lorsqu'ils auront convaincu un grand nombre d'ouvriers, il leur sera possible d'organiser la grève des loyers.

Innocents que vous êtes ! Vous n'ignorez cependant pas, que partout où vous vous transportez pour propager l'idée de la grève des loyers, le public qui répond à votre appel est toujours le même : « ce sont les habitués des réunions publiques du quartier ! » Y a-t-il conférence faite par un orateur anarchiste connu, ils vont l'applaudir ! Est-ce un propagandiste, possibiliste ou impossibiliste qui va les trouver, ils vont l'applaudir ! Comme ils vous applaudissent, vous ; comme ils applaudiront tous ceux qui leur parleront de réformes sociales, de révolution violente même, pourvu toutefois que toutes ces paroles, que le vent emporte, tendent à un avenir meilleur.

Ils vous applaudiront, c'est vrai, mais ne demandez rien de plus, ils vous lâcheraient aussitôt. Que voulez-vous ? Vingt siècles d'abrutissement et d'ignorance, ont passé par là.

Vous-mêmes, braves gens, ressemblez fort à ce petit cultivateur, qui, pour passer son hiver moins à la gêne, élève un petit cochon ; mais l'animal très vorace, gêne énormément notre homme, qui, à bout de patience, finit par l'invectiver de sottises chaque fois qu'il est obligé de lui donner à manger ; et pendant ce temps le cochon mange et ne prend garde à rien.

Ainsi font vos propriétaires ; ils mangent grassement votre argent sans trop prendre garde à toutes vos jérémiades.

Ah ! c'est qu'ils savent que vous n'êtes pas bien à craindre ! Car sans cela, croyez-moi, depuis longtemps vous seriez à Clairvaux, auprès de ceux qui un jour ont fait peur !!!

Cependant, si je ne me trompe, vous vous dites révolutionnaires ! Est-ce par mode ? car cela devient mode, chez l'ouvrier, quoique pour ma part je ne voie guère de sincères révolutionnaires à Paris et, à part Van Parys, qui certes n'était d'aucune organisation, c'est à peu près tout ce qu'il y a ; néanmoins, j'aime à croire que vous êtes de sincères révolutionnaires, et comme tels, j'ai peut-être un bon conseil à vous donner. Le voici :

Au lieu d'essayer inutilement à faire des adhérents incapables, que chacun de vous attende son propriétaire au coin d'une rue sombre, et lui rende le même service que le cultivateur, dont je vous parlais plus haut, rendit à son cochon quand il fut assez gras ; vous ne savez pas encore ce qu'il lui fit, n'est-ce pas ? eh bien, il le tua !

Pendant sa vie durant, le cochon fut pour son maître un embarras et une ruine, — comme vos propriétaires, après sa mort il fut un objet de bien-être et de ressource, — comme les maisons deviendront pour tous des lieux de repos et de tranquillité, lorsque nous aurons dégouté, par le système que je vous propose, les hommes de la propriété individuelle.

Vous prénez contre la propriété ? Le seul remède est de faire disparaître les propriétaires !

L'ÉTRANGER

Depuis quelque temps, il s'est développé une certaine presse, payée de nous ne savons quel argent, au profit de nous ne savons qu'il plut à nous nous doutons de quelle œuvre, qui a pris à tâche de déblatérer contre les travailleurs étrangers, en cherchant à les faire considérer par les travailleurs français comme une des causes de leur misère et cherche à les exciter les uns contre les autres en exaltant un patriotisme aussi stupide que hors de saison.

Nous ne nous amuserons pas à relever les élucubrations aussi stupides que malsaines des soudoyés qui écrivent dans l'*Anti-Prussien*, l'*Anti-Sémite* et autres ordures, si leurs attaques n'avaient un certain poids, par suite de ce fait malheureusement vrai qu'ils exploitent avec profit, c'est que les travailleurs étrangers font concurrence aux travailleurs français en travaillant à plus bas prix.

Cela est vrai, les travailleurs étrangers travaillent à plus bas prix, mais ceci à une cause ! que nous tenons à expliquer, et si ce fait se produit, il faut en accuser, non pas les ouvriers étrangers qui en sont les premières victimes, il faut remonter plus haut pour en rechercher la cause et en accuser la mauvaise organisation de la société et s'en prendre aux patrons qui, eux, en sont les bénéficiaires.

Rien de plus facile à expliquer : qu'on se figure un travailleur qui gagnait dans son pays 2 fr. ou 2 fr. 50 par jour et qui arrive en France, où on lui offre 3 fr. ou 3 fr. 50 ; il se figure faire un chopin superbe, il accepte avec joie, puis comme généralement il a moins de besoins, il trouvera le moyen de faire des économies là où le travailleur français aura du mal à vivre, et il en arrivera à se contenter de ce prix inférieur qui lui a été donné.

Mais nous allons plus loin, nous supposons un ouvrier qui s'est enquis des prix ordinaires de la journée, nous supposons un travailleur résolu à ne vendre sa force de travail qu'au même prix de ses collègues français ; est-il dans les mêmes conditions pour pouvoir lutter avantageusement ? Non, car généralement il a quitté son pays pour fuir la misère, il arrive ici sans ressource, ne connaissant pas bien souvent la langue, il se trouve fatalement réduit à vendre ses bras à n'importe quel prix et à subir les conditions léonines de celui qui les lui achètent. Devons-nous lui en faire un crime lorsque nous voyons tous les jours des français forcés de subir les mêmes conditions, eux qui pourtant pourraient avoir quelques chances de plus de résister ?

Aussi, n'est-ce pas à lui qu'il faut nous en prendre puisqu'il est aussi exploité que nous ; ce n'est pas à ceux qui portent la même chaîne que nous devons porter haine et crier vengeance ! mais à ceux qui nous exploitent tous ; c'est contre ces vampires qui s'abreuvent de nos sueurs, c'est contre ces détraqueurs de la banque et de l'industrie, qui opèrent à l'abri des lois, des juges et des gendarmes que doit se tourner notre colère, c'est contre eux seuls que doivent se diriger nos coups.

Ah ! vraiment, qu'a affaire ici votre patriotisme de contrebande ? Quand même on expulsait tous les ouvriers étrangers, qu'y gagnerions-nous, nous autres travailleurs français ? Y trouverions-nous un travail plus assuré ou plus rémunérateur ? Non. Dans des grèves toutes récentes, n'avons-nous pas vu des patrons faire venir des pièces toutes faites d'Allemagne, d'Italie, etc. Ah ! lorsqu'il s'agissait de réduire leurs exploités, il était bien question de frontières ou de patrie. Allons donc, cela est bon pour les imbéciles ; il n'était plus question de concurrence étrangère ; ils n'avaient plus peur de faire travailler l'étranger lorsqu'il s'agissait de maintenir leur exploitation.

Puis, est-ce que tous les gueulars de la « Ligue des Patriotes » s'imaginent qu'à notre époque un pays peut s'enfermer dans ses frontières ? Est-ce qu'ils se figurent qu'un pays, quelles que soient ses ressources, peut se suffire à lui-même. Il existe à notre époque un besoin d'échange et de relations que l'on ne peut supprimer ; toutes les nations ont besoin les unes des autres et venir vocifé-

ÉTUDES SOCIALES

DE L'ANARCHIE

Deux Tactiques

Nous ne voulons pas, sans doute, nous étendre sur le côté philosophique de cette intéressante question qui renferme, en elle-même, toutes les questions possibles. Nous sommes obligés de passer avec rapidité, mais, plus tard, nous l'espérons, nous consacrerons sur cet important sujet, qui soulève tant de controverses, une étude spéciale où nous disséquerons, le scalpel de la vérité à la main, l'organisme tout entier de la société antagonique qui nous régit, et contre laquelle les anarchistes, qui sont les incorruptibles et les réfractaires de cette organisation sociale, luttent depuis déjà longtemps.

Par les trois articles qui précèdent, nous avons résumé, en quelques mots, nos pensées sur ce point et nous avons fait notre possible pour faire comprendre la corrélation qui existe entre l'anarchie et la liberté.

Nous avons expliqué le pouvoir factice de l'autorité, son action funeste dans les rapports des hommes, les préjugés et les erreurs qu'elle a inculqués dans les cerveaux humains et que par conséquent tout le malaise social — telle a été notre

conclusion logique — étant le fait de l'autoritarisme.

Nous avons vu, en outre, la liberté étouffée sous l'édifice autoritaire et cherchant à s'affranchir du joug, poussant de son côté, mais par le seul instinct de la nécessité, du besoin, de la nature, — les êtres vers la satisfaction de leurs appétits intellectuels, matériels, etc... Que l'on comprenne bien cette lutte, cet incessant combat, et le progrès marchera plus vite parce que les individus seront plus capables, plus dignes, plus aptes, parce qu'ils comprendront enfin leur situation respective et le rôle qu'ils doivent jouer dans la société. L'anarchie sera près de son but, parce que la liberté ne sera plus un mensonge, ni un vain mot de rhétorique. Nous savons que le perfectionnement s'accomplit toujours sans arrêt ni recul, et que les peuples marchent vers leur affranchissement, à la condition d'être conscients du progrès accompli.

Sans doute, si on laissait s'opérer la concentration économique, il viendrait un jour où nous nous trouverions dans un milieu esclavagiste où nous aurions grand-peine à nous défaire du fardeau de la servitude la plus terrible. Mais il est facile de prévoir que cela ne sera point et que l'évolution sociale vers le bien-être et l'indépendance ne sera point endiguée, les anarchistes sont là et ils veillent !... C'est un point économique que nous traiterons dans la suite, car il est d'une importance capitale et appelle toute l'attention des travailleurs.

Avant de pousser plus avant notre étude, nous devons examiner une question qui intéresse d'une façon plus particulière les anarchistes, puisque — faut-il le dire ? — il est convenu qu'il y a parmi les anarchistes, eux-mêmes, des autoritaires et des libéraux, au point de vue des conceptions d'abord, de la tactique ensuite. Il y en a qui veulent de l'organisation, et d'autres qui n'en veulent pas du tout ; il y a ceux qui veulent centraliser et ceux qui veulent s'en remettre simplement à la nature et à la réciprocité des convenances, des appétits, des aptitudes et des nécessités. Pour discuter sur ce point particulier aux anarchistes, il nous faut tout d'abord écarter la question de *communisme*, car elle ne nous paraît guère mériter, ici, un examen sérieux.

Nous l'éliminerons donc, à moins que, par exemple, on veuille porter sur ce point le débat, ce qui ne nous contrarierait pas du tout. Nous n'aurons toujours pour guide dans cette courte discussion, ainsi que pour l'étude des sujets que nous devons examiner dans le cours de ce petit travail, que le principe qui nous tient à cœur : le principe de la liberté.

Nous ne voulons puiser nos arguments que dans le libéralisme, car c'est ainsi, croyons-nous, que nous pourrions aborder les questions qui se rattachent ou qui dérivent de l'anarchie et que nous pourrions les traiter avec plus de franchise, peut-être et avec une plus grande indépendance. Chacun a sa façon de discuter ; tous les individus n'ont point le cerveau

conformé de la même façon, et tous les caractères sont loin de se ressembler. Nous croyons trouver notre point d'appui, notre force en prenant possession sur le terrain de la liberté la plus absolue, et c'est pourquoi nous ne discuterons que sous l'égide de ce que nous croyons être la quintessence des théories anarchistes : LA LIBERTÉ.

On a vu, alors, éclater les éléments populaires ; on a vu s'accomplir les révolutions, et quelle était donc la cause ou les causes de ces faits sociaux si éclatants ! C'était la loi du progrès qui, comme la goutte d'eau perpétuelle qui creuse la roche, filtrait à travers l'épaisse couche de superstition, d'ignorance, de sauvagerie qui couvrait de son repoussant manteau l'humanité dans l'enfance et dans la barbarie ! C'était l'esprit de liberté, l'esprit de savoir et de recherche, — qui est le fond même de l'idée de progrès, qui est, ou qui sont les causes des changements plus ou moins grands dans l'ordre des choses. Et ce serait vraiment retourner en arrière que d'enlever à l'anarchie ses meilleurs éléments, c'est-à-dire de chercher à l'organiser, à l'enfermer dans un cercle qui deviendrait son tombeau. L'anarchie nous ne cesserons de le redire, c'est l'expression la plus élevée, la plus caractéristique des idées de progrès et de liberté ; ce serait aller fatalement contre le progrès et la liberté que de *systématiser* nos opinions.

(A suivre.)

férer après les étrangers, de quelque côté de la frontière que l'on soit, c'est faire preuve d'une étroitesse d'esprit sans pareille. Nous pourrions, à ce sujet, citer un savant qui ne doit pas être suspect de révolutionnarisme : « Aussi, sans se mettre trop en frais d'imagination, on peut évoquer dans l'avenir un état social où le patriotisme de notre époque qui a provoqué et justifié tant d'effroyables hécatombes qui, en temps de guerre, érige en vertu la férocité pour l'ennemi, sera considéré comme un sentiment étroit, barbare, tout aussi digne de réprobation que l'esclavage, que l'antropophagie des sociétés primitives. C'est qu'alors il y aura solidarité et non plus inimitié entre les divers groupes ethniques : l'idéal patriotique aura cédé la place à l'idéal humanitaire. » (LÉTOURNEAU, *Phys. des Pass.*, page 216).

Aussi, ne cesserons-nous de répéter que les travailleurs doivent se tenir sur leurs gardes et ne pas se laisser entraîner par tous ce ruffians de la plume, qui écrivent à tant la ligne au profit de ceux qui les payent, appuyés par certains individus qui peuvent être de bonne foi, mais dont l'étroitesse d'esprit fait qu'ils ne comprennent plus rien aux choses de notre époque.

La bourgeoisie se sent débordée par le socialisme, les monarques européens se sentent ébranlés sur leurs trônes, ils sentent l'édifice craquer de toutes parts, ils sentent l'armée leur échapper peu à peu, ils sentent l'idée de patrie s'effacer lentement, mais elle s'efface du cerveau des travailleurs, ils sentent les récriminations devenir de plus en plus acerbes, et les réclamations de plus en plus conscientes, ils ont besoin d'un dérivatif, de là ce dévergondage de feuilles suspectes, et d'acrimonies contre ce que l'on est venu d'appeler des étrangers.

Par suite de la crise industrielle qui sévit depuis si longtemps et qui par suite du développement de l'outillage mécanique n'est pas près de s'apaiser, la bourgeoisie voit avec terreur augmenter tous les jours les bras inoccupés, elle craint pour le jour où devenus trop nombreux, acculés à la nécessité de prendre à manger là où il y aura, sous peine de crever de faim, elle a besoin d'une guerre pour se débarrasser de ce trop plein de bras, elle en a besoin pour détourner les idées, elle est donc en train de préparer sa guerre en ayant l'air de s'y faire forcer la main pour mieux la faire avaler aux travailleurs, à eux d'y prendre garde!

Quant à ceux qui seraient tentés de nous accuser de parti-pris et seraient disposés à se laisser entraîner à la remorque de tous ces patriotes de pacotilles, car, fait digne de remarque, depuis un certain temps la rengaine patriotique est à l'ordre du jour, partout, dans les écoles, on la serine aux enfants, les feuilles radicales les plus intransigeantes, jusqu'aux feuilles soi-disant révolutionnaires, tous font vibrer plus ou moins la corde patriotique. — A ceux qui seraient tentés de se laisser entraîner, nous leur donnerons à méditer ces aveux échappés à un des docteurs de la science économique bourgeoise : « Les gouvernements fondés sur le suffrage universel sont-ils plus intéressés à faire succéder l'état de paix à l'état de guerre? lorsqu'ils sont encore dans la période parlementaire, les partis qui se disputent le pouvoir sont obligés de compter avec la masse de la nation, intéressée à la paix.... » « et le maintien de la paix figure partout au nombre des promesses de leur programme. *Mais on sait ce que valent les promesses électorales!* Quand un député est arrivé au pouvoir, il est sujet à les oublier, et les promesses pacifiques font moins encore que les autres exception à cette règle. La guerre au dehors implique la guerre au-dedans. *C'est-à-dire une période de gouvernement facile dans laquelle l'opposition est réduite au silence, sous peine d'être accusée de complicité avec l'ennemi.* » (*Journal des économistes*, de Molinari. *L'Evol. polit. au XIX^e siècle.*)

... Cependant quelle que soit la puissance des hommes qui décident de la paix ou de la guerre et l'influence de la classe où se recrute l'état-major politique, administratif et militaire, ils sont obligés, comme nous venons de le remarquer, de compter dans une certaine mesure avec la masse bien autrement nombreuse, dont les intérêts sont engagés dans les différentes branches de la production pour lesquelles la guerre est préjudiciable.... » « L'expérience démontre toutefois que la force de résistance de cet élément

pacifique, n'est aucunement proportionnée à sa masse. L'immense majorité des hommes qui la compose est absolument ignorante, et rien n'est plus facile que d'exciter ses passions et de l'égarer sur ses intérêts. » Le même, page 68.)

Donc ceci est clair, tout gouvernement dont la situation embarrassée lui rend l'exercice du pouvoir difficile, a intérêt à faire la guerre, il peut la faire désirer par la masse en l'égarant sur ses véritables intérêts, c'est le travail que sont entraînés à faire les libustiers qui nous dirigent; aux travailleurs à les déjouer dans leurs tentatives.

Un moyen de propagande

Il serait utile de propager nos journaux et brochures, les mettre en vente chez les libraires, cela ne suffit pas toujours à les faire connaître : voici un moyen qui, employé sur une certaine échelle, serait, croyons-nous, très efficace; tous les compagnons qui pourraient faire le sacrifice d'un certain nombre d'exemplaires n'auraient qu'à les rouler, de manière à former un petit volume, les envelopper d'un papier de couleur pour les préserver, et en jeter dans les escaliers des maisons, dans le panier des femmes qui se rendent au marché; en passant, on en donne aux enfants dans la rue pour les remettre à leur père, etc. — Nous disons de les rouler et de les envelopper de papier de couleur, parce que, si on se contentait de les jeter pliés seulement, on n'y ferait pas attention et on marcherait dessus, tandis que roulés et enveloppés comme nous disons, jetés dans les endroits passagers, cela tirerait l'œil, on les ramasserait et on les lirait.

Le quartier de Charonne possède maintenant ses groupes révolutionnaires, qui font appel aux travailleurs pour grossir le nombre de ceux qui veulent résolument leur émancipation et par n'importe quels moyens.

Voici la teneur d'un manifeste que ces groupes se proposent de lancer :

« Nous exposons ici en quelques mots nos théories anarchistes révolutionnaires.

Nous disons d'abord : Il n'est point d'amélioration possible sans toucher à la propriété.

Des charlatans, en quête d'un pouvoir ou d'une place quelconque, viennent essayer de nous leurrer avec des programmes soi-disant radicaux ou possibilistes; ils nous promettent un tas de réformes le jour où ils seront au pouvoir. Nous dirons, après l'expérience faite depuis que la duperie, dite suffrage universel fonctionne : Nous changerions encore dix ou vingt fois de gouvernement, que ce serait de plus en plus la même chose, car toujours les gouvernements quels qu'ils fussent, ont toujours gouverné et gouverneront toujours au profit de la classe possédante et au détriment de la classe des dépossédés. L'organisation de notre société, chef-d'œuvre des gouvernements passés et présents, est faite de façon à maintenir le travailleur dans un état de servitude que ces gouvernements ont cherché et cherchent à rendre de plus en plus complète; ne voyons-nous pas que tous les progrès réalisés ne profitent qu'à la caste capitaliste et ne sont pour nous travailleurs que de nouvelles charges d'exploitation.

Oui, travailleurs, le progrès que nous ressentons est dans l'aggravation progressive de notre esclavage et de notre misère.

Ouvriers, laissez donc de côté les banalités politiques que vous donne en pâture la presse bourgeoise inepte et les jeanfoutres qui prétendent nous représenter; laissez ces ramassis de mots et de phrases ronflantes qui vous détournent de rechercher les causes réelles de nos misères et les moyens de les supprimer.

Voyez donc notre situation économique et songez que c'est nous que l'on exploite, que c'est nous que l'on vole et que c'est nous seuls que l'on empoisonne par la falsification des denrées alimentaires à l'usage du bon peuple; songez que nos maîtres bourgeois ont intérêt à nous faire empoisonner d'abord pour nous rendre plus malléables, anéantir en nous toute énergie et ensuite pour pouvoir à leur aise avec leur famille à eux consommer la qualité et la quantité de denrées supérieures. Et ces sortes de

monstruosité ne vous révoltent pas, et nous restons impassibles devant tant de crimes exécutés sur nous et sur nos enfants que nous avons pourtant le devoir de défendre, eux, les innocents.

Il est même parmi vous, travailleurs, des avachis qui jettent les hauts cris quand nous parlons révolution, quand nous crions sus à la bourgeoisie. Il est vrai que vous ne comprenez pas encore que l'organisation d'une société basée sur la justice et la liberté est plus facile que cette organisation actuelle basée sur le vol et l'exploitation des travailleurs, système inique qui nécessite tous les rouages administratifs, cancers qui rongent les travailleurs.

Nous vous convions donc de grossir le nombre des révolutionnaires pour marcher à l'assaut de la société aux cris de : vive la liberté, vive l'anarchie.

Nous sommes anarchistes, c'est-à-dire anti-votants, anti-autoritaires et anti-gouvernants, donc partisans de la liberté complète.

Nous sommes anti-votants, parce que nous considérons le suffrage universel comme la sanction d'un pouvoir despotique, comme un moyen de satisfaire les ambitions, nous considérons comme une indignité que des hommes fassent abnégation de leurs pouvoirs individuels entre les mains d'un ou plusieurs hommes, car l'homme a, par lui-même, un droit basé sur son pouvoir individuel qui lui permet d'entrer en lutte chaque fois qu'un autre individu veut entraver sa liberté. Mais le jour qu'il abandonne son pouvoir en donnant mission par son vote à un autre individu de défendre ses droits et ses intérêts, il fait preuve de soumission et d'indignité et mérite d'être écrasé par le pouvoir qu'il a lui-même organisé.

Nous sommes anti-autoritaires, parce que nous croyons que dans la société, tout individu doit avoir sa pleine liberté d'action tant qu'elle n'entrave pas la liberté de son semblable.

Nous sommes ennemis de tout gouvernement, quand même émanerait-il de la classe ouvrière, car qui dit gouvernement dit autorité, et nous croyons que si au lendemain de la révolution sociale que nous préconisons, nous devions encore retomber sous le joug d'un pouvoir gouvernemental, la révolution serait avortée et il ne nous resterait alors qu'à recommencer la lutte pour détruire ce pouvoir fatalement despotique que nous aurions laissé se reconstruire.

Tout pouvoir a besoin pour se faire obéir de se créer une force, armée, magistrature et police sont les trois pieds sur lesquels repose l'Etat, ayant dans son sein la grande caisse alimentée par l'impôt, fournie par les gouvernés, vidée et usurpée par la caste régnante et gouvernante.

Les partisans d'un gouvernement nous disent : vous voulez tout détruire et ne rien organiser?

Nous ne voulons pas organiser un gouvernement, ni même un pouvoir quelconque, nous sommes ennemis acharnés de tout gouvernement.

Mais, nous dit-on, les hommes sont incapables de se gouverner eux-mêmes.

Eh bien! de deux choses l'une.

Où l'homme est incapable de se gouverner, alors qui peut prétendre gouverner les autres; ou s'il est incapable de se gouverner, il n'a pas besoin d'être gouverné.

Il résulte donc, que ceux qui prétendent gouverner les autres, sont des ambitieux, qui veulent vivre en repos aux crochets des gouvernés, et d'autre part, comme nous connaissons le tempérament autoritaire de l'homme, nous n'avons pas la naïveté de croire que les gouvernants futurs seront d'une autre pâte que les présents. Mais, nous dit-on, il faudra une organisation, dans la production. A ceux-ci nous disons, il est une organisation qui s'impose d'elle-même, par nos besoins sociaux et les rapports que les individus doivent avoir entre eux aux points de vue de l'échange, des produits de part et d'autre.

Il est évident qu'avec le progrès machinal qui engage des centaines d'hommes à travailler à la même heure, il est certain que la raison devra suppléer à l'autorité pour faire agir ce corps humain, nous disons donc qu'une autorité autre que les besoins qu'exige l'existence serait dérisoire.

Admettons pour un instant qu'une autorité existe pour faire agir ces hommes? Ce pouvoir serait créé par ces mêmes

hommes. Eh bien! alors qu'ils reconnaissent que cette production est utile en créant ce pouvoir, il semble que toute autorité est superflue.

La question du ravitaillement, le transport d'une contrée dans une autre semble imposer un système d'organisation; oui, nous croyons à ce mode d'organisation qui n'a rien de commun avec un gouvernement autoritaire et despotique.

Nous sommes anarchistes, car nous disons avec Blanqui : l'anarchie, c'est l'avenir de l'humanité et se résume en ces mots : Ni Dieu, ni maître.

*Groupe anarchiste de Paris
le Drapeau noir.*

Réunion Anarchiste

Nous publions aujourd'hui la conférence faite par le compagnon Crié, à Roanne, le 7 octobre.

On a nommé un bureau exclusivement anarchiste, c'est-à-dire un délégué à l'ordre et un secrétaire; malgré les poursuites dirigées contre nous lors de la conférence Tricot, le compagnon Gay a été nommé délégué à l'ordre et le compagnon Démure, secrétaire.

Le délégué à l'ordre ouvre la séance par l'allocation suivante :

« Citoyennes et citoyens,

« Depuis longtemps les bourgeois tiennent le haut du pavé dans les réunions publiques et il n'y a pas longtemps que les révolutionnaires sont aptes à se passer de la clique bourgeoise pour organiser leurs réunions. Mais aujourd'hui il n'y a plus qu'une chose à faire : quand des bourgeois viennent dans nos réunions dans le but de soulever des incidents ou des interruptions pour empêcher les conférences d'aboutir, il n'y a qu'un seul moyen pour obvier à ces manifestations anti-révolutionnaires, c'est simplement d'attraper ces bourgeois et de leur faire prendre un bain à l'eau froide pour leur faire dégorger leur champagne. »

Le compagnon Crié a fait une critique avec pièces et chiffres à l'appui de sa thèse, du suffrage universel et du parlementarisme.

« Ce que les anarchistes poursuivent, a-t-il ajouté, ce n'est pas la suppression de l'Etat actuel, mais la suppression de tout Etat, établi ou à établir, c'est la disparition complète de l'organisation dont nous souffrons à l'heure présente, c'est l'anéantissement du principe d'autorité. (*Bravos.*)

« Est-il possible d'imaginer que cette idée de supprimer toute autorité puisse favoriser certains révolutionnaires ?

« Plus d'autorités, s'écriait Proudhon, mais cela veut dire dettes payées, servitudes abolies, hypothèques levées, fermages remboursés, dépenses du culte, de l'Etat et de la justice supprimées; associations libres; plus d'antagonisme; plus de guerre, plus de centralisation, plus de gouvernants, plus de sacardoces, le contrat libre à la place de la loi absolutiste; la transaction volontaire au lieu du despotisme arbitraire de l'Etat; la morale rationnelle au lieu de la morale révélée. (*Bravos.*)

« N'est-ce point là la société sortant de sa sphère, marchant dans une position renversée, sens dessus dessous.

« N'est-ce point là la véritable et sincère révolution sociale. (*Applaudissements et cris nombreux de : Vive l'anarchie!*) »

Le compagnon Crié a conclu qu'à la place de l'action parlementaire, il fallait préconiser l'action révolutionnaire sous ses formes, et que toutes, sans faire une apologie, que de récents et monstrueux procès rendaient dangereuses, il fallait au moins reconnaître et dégager l'essence de tout acte de révolte, surtout des actes de révolte comme celui de l'ouvrier contre son patron, du soldat contre son officier. A l'action inutile, énervante, stérile du suffrage universel, il faut substituer la véritable agitation révolutionnaire, la propagande par le fait. (*Bravos et applaudissements répétés.*)

Le compagnon Démure fait un chaleureux appel à tous les anarchistes pour démasquer toutes les fausses manœuvres des soi-disant socialistes dont la plupart ne sont que des ambitieux, tandis que la maxime anarchiste est la seule vraie et juste, c'est-à-dire : *De chacun selon ses forces à chacun selon ses besoins.*

Quand l'autorité sous toutes ses formes aura disparu nous pourrions jouir de la vraie Liberté.

Le compagnon Démure signale à l'indignation des révolutionnaires les poli-

ciers officiels et officieux qui sont allés témoigner à Montbrison pour faire condamner à deux ans de prison le compagnon Tricot.

Le compagnon Gay reprend la parole:

« Allons, révolutionnaires, du courage et à l'œuvre, n'ayez pas peur de jeter quelques bourgeois à la porte; qu'est-ce que vous risquez? quelques années de prison, mais qu'est-ce que cela en raison des 35.000 cadavres tombés au Père-Lachaise ou à Sathory par les ordres du plus grand scélérat du siècle: j'ai nommé l'infâme Thiers.

N'ayez plus peur de tous ces policiers, nous connaissons leurs manœuvres; et comme nous agissons au grand jour nous ne les craignons pas.

Que m'importe qu'un policier aux longues moustaches soit venu me pister jusque sur la montagne où les circonstances patronales m'ont forcé de me réfugier.

Nous défions les policiers aux longues et petites moustaches. Nous ne craignons rien, nous les anarchistes, nous qui voulons la liberté complète et la suppression de tous les maîtres ».

Et les collectivistes? Ils auraient, paraît-il, annoncé dans la matinée qu'ils allaient pulvériser tous leurs adversaires.

A la réunion, plus personne, les sept à huit chefs du collectivisme roannais étaient là pourtant, mais malgré les instances du compagnon Crié, malgré le calme vraiment superbe de la réunion, ils ont obstinément refusé de prendre la parole.

En revanche, ils se sont rendus le soir à une réunion révolutionnaire intime à laquelle assistaient soixante-dix personnes et où l'une d'elle a fait la plus brutale et la plus maladroite des sorties contre les anarchistes, juste au moment où le compagnon Crié venait porter, à l'Union révolutionnaire, un toast, applaudi par la presque unanimité des assistants (cinq ou six collectivistes y compris).

La disparition du personnage était devenue nécessaire et elle s'est opérée avec quelque tumulte; mais cela n'a duré qu'un instant et les anarchistes sont restés en famille jusqu'à minuit.

On a chanté des chansons révolutionnaires, acclamé la Commune, la Révolution sociale, l'anarchie et fait une fructueuse collecte pour nos amis détenus.

LETTRE STÉPHANOISE

St Etienne, le 22 octobre 1883

Dix années d'exploitation, dix années de rapine et de vol ont suffi aux entrepreneurs de la manufacture d'armes nationale de Saint-Etienne, pour remplir leur coffre, eux, parasites oisifs, qui vivent sans travailler des sueurs d'autrui, vont pouvoir, maintenant que leur autorisation de presurage termine, emporter librement ce que l'on est convenu d'appeler dans le langage bourgeois, les bénéfices, et qui n'est en réalité que du travail accumulé et détourné du salaire des ouvriers qui ont collaboré à l'entreprise.

Eh bien! il y a plus de 8.000 ouvriers renvoyés de la manufacture, et pour la plupart y ont travaillé de 10 à 15 années consécutives, qui ont aujourd'hui perdu tout espoir de trouver à travailler dans d'autres ateliers, le personnel étant même réduit par suite du perfectionnement constant du mécanisme, vont avoir pour toute espérance cette perspective effroyable de l'hiver qui approche, sans ressource, sans travail, la misère et la faim pour eux et leurs familles.

Or, ne serait-il pas de justice élémentaire une rétribution légitime, à ce que ces bénéfices qu'ils ont justement gagnés, soit répartis entre tous ces travailleurs affamés et cela leur permettrait peut-être d'attendre que les fonds destinés à la fabrication d'armes, — égarés par nos gouvernants dans l'expédition véreuse et financière du Tonkin et la réception honteuse d'un colonel de uhlans, — retournassent à leur véritable destination.

Mais il est folie de demander un peu de pudeur et de franchise à notre bourgeoisie gouvernementale et patronale; depuis longtemps, elle nous a appris ce que l'on pouvait attendre d'elle.

Ces bourgeois de tous ordres, étantsatisfaits et repus, affirment hautement que toutes les horreurs dans lesquelles ils plongent les travailleurs, nous laissant toujours dans l'incertitude de savoir si le lendemain nous aurons du pain, des vêtements, un gîte pour nous et notre famille, ne sont que le résultat naturel des choses, et que d'y toucher serait agir contre la nature, mensonge qui n'est égalé que par l'infamie; aussi les travailleurs ne s'y trompent plus et ils ont appris à leurs dépens que leurs malheurs ne viennent que du respect à la propriété et de l'obéissance aux lois, c'est pourquoi ils voient que le plus sûr moyen de faire rouvrir les portes de leurs ateliers, c'est de suivre l'exemple des 9 et 11 mars donné par leurs frères les maçons de Paris.

Le trop fameux maire de la Ricamarie, M. Jacquemard, vient de commettre une infamie de plus, accusé justement d'avoir dilapidé les fonds de la commune, il a voulu montrer son innocence en faisant arrêter pour une erreur des plus futiles, un employé de l'octroi et sa femme sous prétexte de complicité, ce bon ventre espère donner ainsi le change à l'opinion publique; qu'il se détrompe, car quoi qu'il fasse et sous quelque protection qu'il s'abrite, il passera aux yeux de tous les honnêtes gens de la Ricamarie qui le connaissent pour le digne représentant de l'autorité, c'est à-dire pour le voleur des deniers publics et un modèle d'immoralité par excellence.

Pour le groupe *la Bombe*
BEACHE.

Tribune Révolutionnaire

Lyon. — Compagnons, de par les iniquités de nos gouvernants, d'horribles convulsions torturent les travailleurs, il est du devoir de tout homme de cœur de faire de la révolution la base de sa vie, jamais cela ne fut plus indispensable qu'aujourd'hui; le prix du travail baisse et les produits alimentaires augmentent tous les jours. Nous subissons des outrages révoltants de la part de nos exploités; sommes-nous donc façonnés pour courber l'échine sans cesse? Non! Nous laisserons-nous toujours considérer comme des bêtes de somme?

Compagnons, nous devrions frémir à l'idée de continuer le malheur des générations futures; avec courage nous pouvons établir l'égalité sociale; pour cela soyons solidaires, nos intérêts sont communs, unissons-nous pour écraser notre ennemi commun.

Oui, à votre tour de trembler, misérables, les engins qui doivent vous combattre sont tout prêts, la vengeance les a mis entre nos mains, le temps est passé où nous mettions nos poitrines à la merci de vos fusils, que le souvenir du passé et de nos souffrances nous accompagne, marchons, le temps est venu de nous affranchir; assez de boue, assez de honte, ne craignons ni le bagne, ni la mort; le progrès ne peut se ralentir; songeons que notre œuvre de destruction est pour le bonheur du genre humain. Oui, compagnons, il est un devoir de continuer la lutte que nos amis ont commencée, c'est pour cela que nous vous avons convoqués; c'est aux groupements de faire preuve de solidarité et de montrer par leur propagande, aux compagnons du monde entier, qu'ils sont à la hauteur de leur tâche, nous ne pouvons rester dans l'ombre plus longtemps sans faire acte de faiblesse, c'est donc avec une entière confiance que nous vous faisons cet appel.

Vive la Révolution!

Vive l'Anarchie!

Le Cercle d'Etudes sociales de la
Jeunesse anarchiste, salle Ruet,
cité Lafayette.

Compagnons du *Drapeau noir*,

Ayant étudié la question sociale et les moyens d'y remédier, nous avons pensé que la propagande par le fait était le vrai moyen d'arriver à la solution de la question sociale. En conséquence, nous avons décidé de fonder un groupe d'action et nous nous engageons d'employer tous les moyens qui sont entre nos mains pour détruire cette classe de chancres rongeurs que l'on nomme bourgeoisie; oui, bourgeois pourris.

Nous vous poursuivrons jusqu'à vos repaires de luxe arrosés de nos sueurs. Le groupe ne faillira pas à sa tâche et il se rend solidaire de tous les actes révolutionnaires accomplis jusqu'à ce jour.

Tous à la révolution!

Vive l'anarchie!

Mort aux vampires!

Mort aux exploités!

Le groupe: *Les Malcétus*.

Tous les citoyens sont invités à assister à une réunion privée qui aura lieu le mardi 30 octobre 1883, à 8 heures 1/2 du soir, chez M. Goutard, rue Garibaldi, 108.

ORDRE DU JOUR:

Rapport de la politique générale.

Proposition de réunion publique.

Réception d'adhérents.

Questions diverses.

Les citoyens de 16 à 25 ans qui voudraient adhérer au groupe sont priés d'assister à cette réunion.

Firminy. — Compagnons du *Drapeau noir*.

Encore le bagne FF. Verdier. Après tartufe Evrard le directeur, s'il y a un individu vil et lâche, c'est sans contredit, le parvenu Hugot, chef de service des ressorts; il y a 23 ans que ce rogneur de portions est entré au bagne Verdier, à 75 fr. par mois. Aussi était-il républicain, il prêchait la liberté, l'égalité, la fraternité, et surtout l'égalité de la soupe de ses collègues que ce mendiant sans vergogne, savait se faire partager tous les matins en se mettant à plat ventre devant ses amis, il leur prêchait la révolution, il les conseillait de faire des réclamations même par la force parce que, disait-il, la maison Verdier était une maison d'exploiteurs; il courait tout les soirs après les ouvriers pour se faire payer à boire; on lui fit la charité de pantalons, chemises, souliers, il exploitait ainsi quelques années ses collègues, mais ils en furent bien récompensés; car après bien des bassesses et des lâchetés, il parvint à être chef de service, alors plus de souvenir pour ceux qui l'avaient nourri, plus de partage, car il garda tout (à part ses collègues) qu'il renvoya, l'un après l'autre, après les avoir exploités.

Aujourd'hui, Hugot possède une fortune colossale et ses ouvriers crèvent de faim en travaillant aux pièces d'après les tarifs qu'il a établis (Chagot se trouve un fort honorable homme auprès de lui). L'an dernier, un pauvre ouvrier, après 25 ans de service et gagnant 3 fr. 25 par jour, fait une demande d'augmentation, Hugot le fout à la porte et pourtant ce pauvre travailleur se trouve presque infirme du travail qu'on lui faisait faire; il y a 3 ans que le bagne voulut élever un monument à son fondateur Verdier, Hugot ne trouva plus que ce dernier avait été un exploiteur, il obligea ses ouvriers à donner une journée de travail pour le monument, il injuria quelques pères de famille qui n'avaient pu souscrire que 50 centimes, et il leur retint une journée à la paye suivante.

Ce monsieur occupe des servantes. Il y a 16 ou 17 ans qu'il chassa de chez lui, après avoir assouvi ses passions bestiales une pauvre fille qu'il avait rendue mère. Mais Hugot, — il y a un fils, et je pense bien qu'il saura un jour venger sa mère; il faudra que ce fils te crache à la face, ce que mérite tout lâche qui abandonne ses enfants; il faudra aussi qu'il oblige tes autres enfants à le considérer comme un frère, et qu'il leur réclame ses droits que tu n'as pas eu l'honnêteté de lui rendre. Il faut aussi que les anciens ouvriers qui ont travaillé avec lui lui rappellent son passé et l'obligent de courber la tête devant eux. — Voilà, compagnons, les amis de Tartufe Evrard. Il nous faudrait bien des mois pour faire connaître ce suceur de sang humain, nous sommes obligés de passer sous silence les plus viles saletés de ce pouilleux parvenu.

Il y a deux ou trois mois que quatre ouvriers avaient assisté à une réunion. On les renvoya plutôt pour ce motif que par manque de travail. Hugot leur chercha une querelle à la mode Evrard, et tout fut dit; pourtant un d'eux riposta en brave; aussi, il fut signalé dans les autres ateliers pour empêcher de trouver du travail.

Eh bien, compagnons, que dites-vous des procédés Evrard. Gare la corde!

Terre-Noire. — Compagnons du *Drapeau noir*, l'article que vous avez publié dans le numéro 9 du *Drapeau noir*, sur Terre-Noire, a fait fureur dans la localité et les environs.

Nous venons d'apprendre que le garde-chiourme Trémaux n'a pas été content de l'honneur que vous lui avez fait. Il a écrit une protestation à l'adresse du *Drapeau noir* sur laquelle il a fait signer tous ses ouvriers (faire attention, tous les siens ouvriers), aucun n'a osé refuser malgré la répugnance que cela leur inspirait, et cela pour se reblanchir à leurs dépens.

Par conséquent, nouvelle infamie de sa part, acte de lâcheté et de trahison vis-à-vis de ses esclaves qui, pour ne pas perdre leur morceau de pain, ont été obligés de subir cette nouvelle humiliation.

Donc, compagnons, laissez-le faire, il y a des preuves certaines de ce qui lui est reproché.

Salut au *Drapeau noir*; vive la Révolution! La bombe aux rois! La balle

aux bourgeois, le poignard aux prêtres! la corde aux traîtres!

— Les ouvriers révolutionnaires de Saint-Jean-Bonnefond s'associent à ceux de Terre-Noire pour protester contre les manœuvres illicites de Trémaux père et fils.

Pour le Comité:

LES QUATRE-VINGT-TREIZE.

— Les anarchistes de Saint-Chamond félicitent leurs courageux compagnons de Terre-Noire de leur conduite à l'égard de tous ces chiourmeurs et mangeurs d'ouvriers.

Vive la Révolution!

LA BOMBARDE.

Marseille. — Votre correspondant fait dans le numéro 11 un compte rendu plus que fantaisiste sur la réunion qui a eu lieu le 7 octobre.

Au nom du groupe anarchiste les Précurseurs, nous déclarons que de près ou de loin, nous n'avons à défendre le citoyen Pleumelet pas plus que tout autre, car la guerre des personnalités est une besogne trop sale et dont les résultats sont trop piètres, pour que nous puissions nous en occuper.

Il nous reste donc, par conséquent, à renvoyer les mensonges contenus dans ledit compte rendu à son auteur et à lui dire qu'il respecterait davantage le *Drapeau noir* en le débarrassant désormais de tartines pareilles.

Le secrétaire, CHAUVIN.

Nous avons bien voulu insérer cette note comme droit de réponse, mais comme nous avons d'autres chiens à fouetter, nous espérons que nos amis marseillais le comprendront tout comme nous. — N. D. L. R.

PETITE POSTE

Au coupeur de chaussons: C'est 70. Champalle, à Villefranche: Avons reçu les deux.

Jori, à Boulogne-sur-Seine: En adressant 1 fr. 25 au journal.

Dury à Lezennes: 1^o Adressez-vous à Grave, 37, avenue des Gobelins, à Paris; 2^o nous n'avons pas d'autres adresses.

R. F. Arriverons jour promis.

SOUSCRIPTION

Ouverte dans le *Drapeau noir* pour les d-tenus politiques

Report des listes précédentes.....	414 45
Collecte faite dans une réunion franco italienne, tenue à Nice, le 30 septembre.....	7 50
Un anarchiste.....	50
Une exploitée de 70 ans.....	60
Un ex-détenu qui voudrait tenir Jacquemet par le cou.....	50
Une amie de Louise Michel.....	30
Un pisté par la police.....	20
Moitié de la collecte faite à la conférence Crié, à Roanne.....	7 70
Excédent d'écot entre anarchistes roannais.....	1 35
Collecte faite salle de l'Élysée à la conférence Crié.....	28 80
Excédent d'écot au mariage civil du citoyen Holtz, à Paris.....	2 20
La citoyenne Jourdan et ses amis de Marseille ayant les mêmes principes que Louise Michel.....	1 60
Adrien Saliasco.....	60
Un anarchiste qui n'est pas de l'école du sieur Pleumelet.....	50
Moitié d'une collecte faite dans une réunion tenue à Amiens, le 7 octobre	1 95
Une amie de Louise Michel.....	25
Les révolutionnaires de Bordeaux..	1 25
Un ex-détenu.....	25
Collecte faite par les citoyens Garder et Bergeret à l'enterrement civil du citoyen Emile Plancin....	12 60
Marius Moufray.....	50
Lefevre et Guérineau dit Titi de Belleville.....	1 20
Collecte faite dans une réunion publique tenue à Bordeaux, salle des Camélias, boulevard du Tondu....	5 30
Souscription recueillie à Beaucaire par le groupe anarchiste.....	27 25
Une amie de Louise Michel.....	25
Voté par la chambre syndicale des cordonniers de la Seine, dans sa séance du 18 octobre.....	20 20
Souscription faite par les groupes anarchistes de Villequier.....	20 55
Verer, à Lyon.....	3 30
Collecte faite salle de la Perle le 20 octobre.....	10 05
Le petit compagnon de la Croix-Rousse.....	80
Un paquet d'ouvriers et d'ouvrières d'une usine de la Guillotière.....	5 50
Total.....	574 80
Remis pour la Commission de répartition.....	20 20
Total.....	554 80

Le Gérant: F. VITRE.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52. (Association syndicale des Ouvriers typographes)